

Anthropologie et Sociétés



Tzvetan TODOROV : Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine, coll. " La couleur des idées ", Éditions du Seuil, Paris, 1989, 453 p., réf., index.

Pierre-André Tremblay

Culture et clinique

Volume 14, numéro 1, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015121ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015121ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1990). Compte rendu de [Tzvetan TODOROV : Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine, coll. " La couleur des idées ", Éditions du Seuil, Paris, 1989, 453 p., réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 14(1), 158–159. <https://doi.org/10.7202/015121ar>

Tzvetan TODOROV : *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, coll. « La couleur des idées », Éditions du Seuil, Paris, 1989, 453 p., réf., index.

Depuis qu'il est devenu un des principaux intellectuels français, Todorov a bien changé. Lors de la vague structuraliste qui avait tant marqué la scène parisienne des années soixante, il était apparu comme un des théoriciens fondamentaux de la sémiotique littéraire et, chose rare, cela ne l'avait pas empêché de continuer à produire des critiques et des analyses concrètes. Avec le temps, le centre de gravité de ses recherches s'est lentement déplacé. Progressivement moins intéressé par l'œuvre individuelle, Todorov s'est tourné vers ces œuvres collectives, anonymes, que sont les cultures. Immigrant, désormais à cheval entre l'Est et l'Ouest, il s'interroge sur les échanges entre univers sémiotiques, c'est-à-dire, peu ou prou, ce que les anthropologues appelaient autrefois le « contact culturel »¹.

Dans *Nous et les autres*, il retrouve certains aspects de ses premiers travaux. Ce livre est en effet l'analyse de certains des textes les plus marquants de la littérature française, considérés autant en ce qu'ils contribuent à mettre à jour des facettes de la culture française qu'en ce qu'ils nous apprennent sur les individus qui les ont écrits. On aurait d'ailleurs tort de s'attendre à un « échantillon » représentatif des littératures des XVIII^e et XIX^e siècles. Visiblement, la sélection s'est opérée sur la base de l'importance reconnue dans les manuels de morceaux choisis : Rousseau, Montaigne, Renan, Michelet, Chateaubriand sont donc sollicités. D'autres sont présents parce qu'ils permettent d'insister sur des points particuliers : Péguy (le rapport entre la nation et la guerre), Loti et Segalen (l'exotisme), Gobineau (la race) ... et Lévi-Strauss (le relativisme et le savoir). À tous ces auteurs, Todorov demande comment ils ont rendu compte (ou pas) du rétrécissement de la planète, de la multiplicité des cultures, des contradictions entre l'universalisme affiché par les déclarations de l'Occident et leur fondement réel dans une culture particulière. L'objet est donc, ici, moins le contact des cultures que les réactions diverses qu'a produit ce contact sur certains auteurs. Ceux-ci peuvent ainsi être classés, si on peut dire, et regroupés pour donner la matière des sections qui composent l'ouvrage. La première porte sur la notion de relativisme culturel, la seconde sur les races et le racialisme, la troisième sur la nation, la quatrième sur l'exotisme.

Autant dire de suite que Todorov n'a pas de prétention à une objectivité qui serait distance et froideur. Ce livre est bel et bien un « essai moral et politique » (p. 10), non un commentaire purement universitaire. Cela justifie sans doute les critiques apportées par l'auteur aux prétentions relativistes, qui oublient trop souvent, selon lui, qu'un relativisme intégral est souvent l'alibi d'une inégalité favorable aux inhumanités. De même Todorov n'a guère de mots gentils pour les racistes et les nationalistes, auxquels il reproche de ne concevoir l'universel que dans les termes d'une civilisation particulière (la leur). Ils sont aussi coupables d'avoir une politique, mais pas une éthique, c'est-à-dire d'être incapables de penser l'humanité, car « une politique humaniste est, en quelque sorte, une contradiction dans les termes » (p. 234). Quant aux « exotistes », leur trait principal réside dans leur incapacité à entretenir avec ceux chez qui ils voyagent d'autres rapports que de domination. Plus encore, ils n'arrivent même pas à les voir, comme Todorov le démontre à propos de Chateaubriand, le premier touriste moderne, dans des pages pleines d'humour et de mépris. La cinquième et dernière section, intitulée « La modération », porte sur

1. Sa première tentative, qui reçut un accueil mitigé, fut *La découverte de l'Amérique* (Seuil, 1982). On se référera plus utilement au numéro de la revue *Communications* qu'il dirigea, sous le thème « Le croisement des cultures » (n° 43, 1986).

Montesquieu qui « contient l'effort le plus abouti, dans la tradition française, pour penser simultanément la diversité des peuples et l'unité du genre humain » (p. 389). Refusant à la fois le scientisme (pour lequel le devoir-être découle de l'être) et la tolérance pure, Montesquieu permet de penser un pluralisme qui ne soit pas honteux et sache considérer certaines valeurs comme fondamentales.

Qui chercherait dans ce livre une recette pour savoir comment vivre serait déçu. Todorov offre une position, une façon d'arriver à des décisions, non ces décisions elles-mêmes. Cela est normal chez un auteur qui avoue aimer Montesquieu parce que chez celui-ci, la recherche de la vérité est plus importante que sa possession (p. 421). On aurait avantage à méditer semblable position éthique, en cette époque où l'insécurité pousse aux conclusions hâtives.

Il y a donc quelque chose d'immensément attachant dans ce livre. Il plaira non seulement à qui s'intéresse aux relations interethniques, mais surtout à qui attend des sciences humaines une ouverture critique sur le monde. Cela ne signifie pas qu'on ne puisse, à son tour, se montrer critique par rapport à lui. Le rejet de toute politique est, me semble-t-il, marqué au coin de l'utopie intellectuelle et ne se fait pas remarquer par la volonté de réaliser ce qu'on prêche. De même, il serait intéressant de comparer le refus du relativisme manifesté par Todorov (qui lui reproche de ne pas soutenir les droits de l'homme) et la position de Feyerabend, par exemple², qui retrouve la même attitude dans l'universalisme. Visiblement, lorsqu'on peut faire dire la même chose à des points de vue aussi différents, c'est que les termes du débat sont mal posés.

Peut-être le flou artistique convient-il aux discussions sur le pluralisme dont la France est traversée, ainsi que le prouve le débat actuel sur le voile islamique dans les écoles. Trop marquée par cette situation particulière, à moins que ce ne soit par la volonté de l'auteur de tout dire à la fois, cette position (esth)éthique traverse mal l'Atlantique.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Béatrix LE WITA : *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Ministère de la Culture et de la Communication, coll. Ethnologie de la France, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988, 200 p. biblio., ill.

Dans ce livre, Béatrix Le Wita rend compte d'une enquête ethnographique menée auprès d'hommes et, surtout, de femmes de la moyenne et haute bourgeoisie parisienne catholique. Son projet est de démontrer la spécificité de la culture bourgeoise, d'en identifier les principales valeurs constitutives et de repérer les formes de socialisation « instituant une personne dans l'état de bourgeoisie » (p. 5).

Le titre du livre, *Ni vue ni connue*, traduit de manière synthétique les principaux constats de l'auteure sur cette culture bourgeoise qui « là où l'on pense la saisir, se

2. Voir son dernier ouvrage traduit en français : *Adieu la raison*. Paris. Seuil. 1989.